

Scandaleux Épicure

Nul ne fut plus insulté que ce philosophe grec qui glorifiait la vie et n'avait pas peur des dieux. Un volume rassemble les textes de ses disciples, de Diogène Laërce à Lucrèce. Prophétique !

Les Epicuriens, sous la direction de Daniel Delattre et Jackie Pigeaud, Gallimard, La Pléiade, 1 552 p., 62,50 euros (55 euros jusqu'au 31 janvier 2011).

Vous prononcez le mot « épicurien », et aussitôt un mur de clichés et de préjugés s'interpose. Par définition, un « épicurien » est un individu sensuel grossier, une sorte de notable bourgeois de province qui ne pense qu'à manger, boire et baiser. Ce matérialiste borné est incapable de voir plus loin que son propre corps. Il faut croire que la philosophie d'Épicure (III^e siècle avant notre ère) a fait, et fait encore, l'effet d'une bombe atomique dont il faut à tout prix se protéger. Un penseur profond dans un «*Jardin*» ? Quelqu'un qui vous dévoile, en toute sérénité, la nature des choses ? Qui accepte près de lui n'importe qui sans tenir compte de ses origines sociales ? Qui va même jusqu'à s'entourer de femmes ? Horreur. Lisez, et vous comprendrez pourquoi tous les systèmes de pensée tant vénérés, comme tous les pouvoirs, ont de sérieuses raisons de discréditer cette vision prophétique. Épicure, Lucrèce, deux noms qu'il vaut mieux éviter.

Personne n'a été plus injurié et censuré qu'Épicure (mais Platon brûlait déjà les livres de Démocrite, son prédécesseur). Ces atomes qui tombent éternellement dans le vide sont abominables. Pire : un petit saut de côté sans cause (le «*clinamen*»), et voilà l'origine de tout ce qui existe, vous compris. Pas de Dieu créateur, donc, pas de Big-Bang Father, pas de Jugement dernier, aucun au-delà. Nihilisme ? Pas du tout, glorification de la vie et de la sensation, négation de la mort, apologie du plaisir. Penser et sentir sont une même substance, ce qui explique d'ailleurs que ceux qui ne sentent pas grand-chose pensent peu. Athéisme ? Mais non, il y a bel et bien des dieux, mais ils vivent, indestructibles et bienheureux, dans des «*intermondes*». Ils ne s'occupent pas des humains, mais les mortels peuvent arriver, par la pensée, jusqu'à eux. Cet Epicure se prend donc pour un dieu ? Il va jusqu'à soutenir cette fanfaronnade, cette insupportable rodomontade ? Ecoutez-le, il va décidément très mal :

« Souviens-toi que, tout en ayant une nature mortelle et disposant d'un temps limité, tu t'es élevé, grâce aux raisonnements sur la nature, jusqu'à l'illimité et l'éternité, et que tu as observé ce qui est, ce qui sera et ce qui a été. »

Ici, les philosophes se déchaînent : Epicure (dont nous ne connaissons l'oeuvre qu'en partie) est scandaleux, ignare, débauché, voleur, menteur, immoral, bâfreur, dépensier, plagiaire, habitué des prostituées, mégalomane. Le christianisme ira jusqu'à le traiter de porc, ce qui est tout à son honneur. «*Les pourceaux d'Épicure*» reste une formule célèbre. Diogène Laërce, dans ses «*Vies et doctrines des philosophes illustres*», grâce à qui nous lisons ce grand déranger, rapporte ces insultes, et conclut sobrement : «*Voilà ce que des écrivains ont osé dire d'Épicure, mais tous ces gens-là sont des fous.*»

Les fous, apparemment normaux mais totalitaires en puissance, veulent que nous soyons soumis à la peur de la mort. Or : «*Habitue-toi à penser que la mort n'est rien pour nous, puisque le bien et le mal n'existent que dans la sensation. D'où il suit qu'une connaissance exacte de ce fait que la mort n'est rien pour nous nous permet de jouir de cette vie mortelle, en évitant d'y ajouter une idée de durée éternelle et en nous enlevant le regret de l'immortalité. Car il n'y a rien de redoutable dans la vie pour qui a compris qu'il n'y a rien de redoutable dans le fait de ne plus vivre. Celui qui déclare craindre la mort non pas parce qu'une fois venue elle est redoutable, mais parce qu'il est redoutable de l'attendre est donc un sot.*» Plus net : «*La nécessité est un mal, mais il n'y a aucune nécessité de vivre avec la nécessité.*»

La grande chance d'Epicure est d'avoir suscité un poète de génie : Lucrèce, et son « De natura rerum ». Là encore, que d'histoires ! Saint Jérôme nous assure qu'il est devenu fou sous l'effet d'un philtre d'amour, et qu'il s'est suicidé à l'âge de 43 ans. C'était fatal : Lucrèce fait d'Épicure le vainqueur de la religion, cette surveillance du haut du ciel, cette fausse tête « horrible » qui ne peut qu'entraîner des crimes. Il dédie ses vers à Vénus, « plaisir des hommes et des dieux ». Son charme agit partout, dans les fleurs, le rire de la mer, les oiseaux, la musique, « les semences innombrables dans l'univers profond ». Epicure a, le premier, brisé les verrous serrés des portes de la nature, et « a parcouru le tout immense par l'âme et par l'esprit ». C'est donc le libérateur par excellence, un vrai dieu, incompatible avec une petite monnaie « hédoniste ». Lucrèce dit et redit son enthousiasme, tout en déroulant les lois qui règlent tous les phénomènes, des astres à l'ouïe ou à la vue. Il finira, sans trembler, par décrire la peste d'Athènes, les ravages de la maladie, l'amoncellement public des cadavres : « Alors la religion des dieux et leur puissance n'étaient pas d'un grand poids. Car la douleur présente dépassait tout. » La connaissance du plaisir n'est rien s'il n'y a pas, aussi, une connaissance de la douleur. Mais voici le quadruple remède : rien à craindre de la divinité, rien à redouter de la mort, on peut atteindre le bonheur, on peut supporter la douleur. Si la douleur est trop vive, la mort y met fin, et, de toute façon, la porte du suicide est ouverte.

Lucrèce a des accents inouïs, sa certitude est entière (on retrouve cette même fièvre chez Dante ou Lautréamont) : « Je marche là où personne n'a jamais marché, joie d'approcher aux sources inviolées, joie de cueillir des fleurs neuves pour en faire ma couronne. » Épicure a fait jaillir la lumière des ténèbres, c'est le découvreur du monde, ses écrits sont « des paroles d'or », grâce à elles, les terreurs de l'âme s'enfuient. « Je vois à travers le vide tout entier s'accomplir les choses. » La puissance des dieux apparaît dans les forces du temps immense, apparaissent aussi les « séjours de paix ». Cette grande paix de la vraie pensée, au milieu des tourbillons et dans l'oeil des cyclones, est finalement un mystère éprouvé.

Malgré la censure, Épicure et Lucrèce ont pénétré dans l'Histoire. On les retrouve, plus ou moins sous le manteau, à la Renaissance. Il suffit ensuite de citer les noms de Montaigne, de Molière (qui aurait traduit le « De natura »), de Sade et, logique, du jeune Marx. Épicure aujourd'hui, sur une planète envahie par le contrôle constant des simulacres ? On peut penser qu'il serait un spectateur impassible devant ce déluge d'images et qu'il ferait même un pacte faustien méprisant, en connaissance de cause, avec l'illusion. Par-delà le bien et le mal, donc, comme Nietzsche, grand admirateur d'Épicure. Qu'est-ce que « Généalogie de la morale » sinon un acte suprême d'affranchissement ? Le Spectacle n'est rien, il n'y a pas lieu de s'en indigner le moins du monde. Restons maintenant avec La Fontaine, dans ce fervent hommage à Épicure : « Volupté, volupté, qui fut jadis maîtresse / Du plus bel esprit de la Grèce, / Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi, / Tu n'y seras pas sans emploi. »

Philippe Sollers, Le N.O. du 21-10-10.

<http://hebdo.nouvelobs.com/sommaire/livres/101422/scandaleux-Epicure.html>